(5

LE JEUNE MÉDECIN,

OU

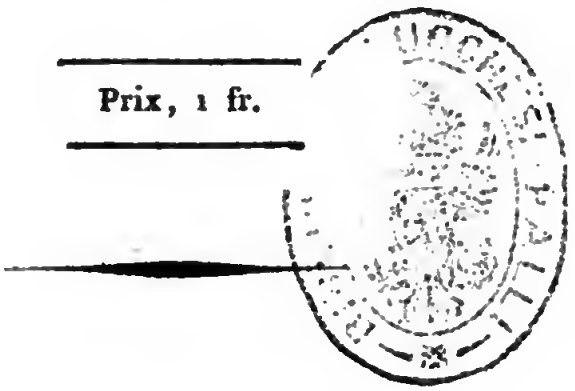
L'INFLUENCE DES PERRUQUES,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

PAR L. B. PICARD;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de S. M. l'Impératrice, le 12 mars 1807.



Prix, 1 fr.

A PARIS,

Chez MARTINET, Libraire, rue du Coq, n° 15.

IMPRIMERIE DE CHAIGNIEAU aîné.

1807.

72107

PERSONNAGES.	ACTEURS.
REMI DE S.-LAURENT, jeune médecin,	M. CLOZEL.
LORMEUIL, jeune avocat,	M. VIGNY.
LUZANGEAC,	M. PICARD jᵉ.
FRANÇOIS, domestique de Lormeuil,	M. ROUSSELLE.
Madame DESBRUNELLES,	Mme MOLÉ.
CÉCILE, petite-fille de madame Desbrunelles,	Mlle ADELINE.
VICTOR, frère de Cécile,	Mlle DEVIN.

La scène se passe à Paris, chez madame Desbrunelles.

LE JEUNE MÉDECIN,

OU

L'INFLUENCE DES PERRUQUES.

SCÈNE PREMIÈRE.

VICTOR, CÉCILE.

VICTOR.

Oui, ma sœur, je gagerais que les beaux cheveux blonds, si bien poudrés, de M. Luzangeac, sont une perruque.

CÉCILE.

Qu'il me tardait, mon cher Victor, que tu vinsses passer quelques jours de congé chez ma bonne-maman! J'ai une grande confidence à te faire.

VICTOR.

Une confidence! Qu'avez-vous à me dire, Cécile? Quoique moins âgé que vous de deux ans, quoiqu'écolier encore, je n'en suis pas moins le chef de la famille.

CÉCILE.

Ne prends donc pas cet air sérieux, il me fait rire. Tu sais qu'après la perte de nos parens, nous fûmes bien heureux de nous trouver tous les deux sous la tutelle de notre respectable aïeule madame Desbrunelles. Elle te mit en pension, je restai auprès d'elle; elle est âgée, d'une faible santé; elle ne sort presque pas. Voilà quinze jours que, pour me distraire, elle m'envoie passer les soirées chez

notre cousine Deschamps, sa nièce. Eh bien ! mon ami, parmi tous les jeunes gens qui fréquentent la maison de ma cousine,... il s'en est trouvé un.... bien aimable,... bien gai :... M. de S.-Laurent.... Il fait des vers.... Il laisse les autres jouer à la bouillote ;... il est toujours de la partie des jeunes personnes. Il y a eu un bal ;... il n'a presque dansé qu'avec moi.... Enfin, mon frère, que te dirai-je?... je crois que c'est une conquête que j'ai faite.

VICTOR.

Eh bien ! ma sœur, s'il est honnête, s'il est aimable, s'il a quelque fortune....

CÉCILE.

Oh ! c'est un honnête homme; je n'ai aucun renseignement sur lui,.... mais j'en réponds. J'en ai glissé deux mots à ma bonne-maman. Tu connais son caractère ; pour lui plaire, il faut avoir quarante ans, un état ou de la fortune. « Ne me parlez pas de vos jeunes gens, petite fille » ; et cependant elle accueille, elle protège ce M. Luzangeac, notre voisin, qui vient faire sa partie de piquet tous les soirs. Or, si M. de S.-Laurent est trop jeune, M. Luzangeac malgré ses prétentions à la jeunesse, n'est-il pas trop vieux? Quant à un état, il n'en a pas; et je te demande si c'est même à l'âge qu'il se donne, qu'il convient de dire qu'on fera un jour quelque chose.

VICTOR.

Oh ! ne dis pas de mal de M. de Luzangeac, c'est mon protégé. Je m'amuse tant à ses dépens ! Il est vaniteux, et je me divertis à déprécier ses bagues et ses tabatières ; il fait le jeune, et je ne cesse de lui répéter qu'il porte perruque, et qu'il a cinquante ans ; il est avare, et je lui fais faire l'aumône par ostentation ; mais je ne veux pas qu'il soit mon beau-frère. Quant à M. de S.-Laurent, je verrai, je m'informerai... .

CÉCILE.

Mais, écoute donc; il n'est pas question de prendre en plaisantant un ton paternel avec moi: tu connais et tu aimes M. Lormeuil, notre avocat.

VICTOR.

Oui, c'est un bon enfant, malgré ses quarante-cinq ans, il parle un peu par tirades, comme les avocats; mais il est gai, étourdi comme un écolier. Il joue à la balle avec moi, il corrige mes versions, il m'aide à faire des niches à M. de Luzangeac.

CÉCILE.

Ma bonne maman a la plus grande confiance en lui, il connaît peut-être ce M. S.-Laurent; peut-être pourra-t-il faire connaissance avec lui; il l'estimera, j'en suis sûre, son témoignage serait d'une bien autre importance que le mien; moi, je n'ai pas osé me confier à M. de Lormeuil.

VICTOR.

Et tu veux que je me charge de la confidence?

CÉCILE.

Il va venir. Il doit nous amener ce matin un médecin de ses amis. Tu sais que nous avons perdu ce pauvre M. Dupré.

VICTOR.

Oui, il est allé rejoindre ses malades.

CÉCILE.

Ma bonne maman ne se porte pas bien.

VICTOR.

Tais-toi donc, elle se croit malade, elle ne l'est pas; c'est sa manie. Elle a, Dieu merci, la plus belle vieillesse.

CÉCILE.

Ne nous en moquons pas. Elle est si bonne! Elle aime tant ses petits enfans! (*On entend sonner.*) On sonne. C'est

sans doute M. Lormeuil, avec le nouveau médecin. Pourquoi M. de S.-Laurent n'a-t-il pas quelques années de plus? Il est médecin aussi, lui; étudiant en médecine, plutôt. C'est tout au plus s'il a vingt-cinq ans.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LORMEUIL, S.-LAURENT, *tous deux en grandes perruques, en habit noir, et une redingote par-dessus.*

LORMEUIL.

Ma belle demoiselle, voulez-vous bien permettre que j'aie l'honneur de vous présenter le docteur Remi, mon ami?

CÉCILE.

Monsieur, j'ai bien l'honneur.... Ah! mon Dieu!

S.-LAURENT.

Ah! grand Dieu!

LORMEUIL, *à S.-Laurent.*

Eh quoi donc?

VICTOR, *à Cécile.*

Qu'est-ce donc, ma sœur?

S.-LAURENT, *à Lormeuil.*

Ah! mon ami, c'est la jeune personne dont je t'ai parlé.

LORMEUIL, *à s.-Laurent.*

Que tu adores, dont tu ignores le nom de famille; ne vas pas te trahir.

CÉCILE.

C'est unique, ... c'est singulier, mon frère, ... comme M. le docteur ressemble à un jeune homme, ... à celui....

VICTOR.

A M. de S.-Laurent, peut-être?

LORMEUIL.

Mademoiselle connaîtrait le fils du docteur?

CÉCILE.

Le fils!

S.-LAURENT.

Qu'est-ce que tu dis donc?

LORMEUIL.

Laisse-moi faire.

CÉCILE.

M. de S.-Laurent serait votre fils?

LORMEUIL.

Oui, ma belle demoiselle; le docteur se nomme Remi de S.-Laurent. Son fils lui ressemble prodigieusement : un fort joli sujet.

VICTOR.

Il faut donc que M. le docteur se soit marié bien jeune, pour avoir un fils déja aussi grand?

LORMEUIL.

Oh! oui, fort jeune; et il devint père la première année de son mariage. Son fils est un enfant encore, un étourdi.

VICTOR.

Mais un étourdi bien aimable, fort gai, faisant de très-jolis vers, préférant la société des jeunes personnes à la bouillotte; voilà ce que ma sœur me disait à l'instant même.

CÉCILE, *bas à Victor.*

Tais-toi donc.

S.-LAURENT.

Mademoiselle daignait s'entretenir.....

LORMEUIL.

De ton fils. L'éloge d'un fils est bien doux à l'oreille d'un père, n'est-ce pas, mon vieux camarade?

CÉCILE.

Eh! mais, en vérité, ... tous les traits, ... la taille, le son de voix..... Je suis dans un trouble.....

VICTOR.

Comme cela se rencontre à merveille! Nous devjons prier M. de Lormeuil de prendre des informations sur ce M. de S.-Laurent.

CÉCILE.

Mais tais-toi donc, mon frère. Pardon, messieurs, je vais annoncer votre visite à ma bonne maman.

VICTOR.

Ah! monsieur de Lormeuil, il y a quelque mystère là-dessous; je vous soupçonne encore plus espiègle que moi.

(*Il sort avec sa sœur.*)

SCENE III.

LORMEUIL, S.-LAURENT.

S.-LAURENT.

Ah! mon ami, quelle aventure! Ainsi donc cette madame Desbrunelles, la première malade chez laquelle tu m'amènes, est l'aïeule de ma Cécile, de cette jeune personne charmante dont je ne cesse de m'occuper depuis quinze jours? Mais as-tu perdu la tête? tu me fais passer pour mon père.

LORMEUIL.

Ma foi, je ne savais que dire; j'étais si déconcerté de la reconnaissance. Est-ce à toi de me gronder? Sans cette

ruse, le jeune frère de Cécile nous aurait-il répété tout ce que sa sœur lui disait de toi? Tu es aimé, mon cher S.-Laurent.

S.-LAURENT.

Mais comment, après cette belle ruse, me proposer pour époux?

LORMEUIL.

Valait-il mieux avouer notre premier stratagême, et te faire chasser en révélant ton âge véritable? Apprends que cette madame Desbrunelles est plus imbue que personne de ce préjugé que je reproche à presque tout le monde : il faut être vieux pour avoir sa confiance. Ce n'est qu'à l'aide de ma perruque et des quarante-cinq ans que je me suis donnés que je me suis fait son avocat; ce n'est qu'à l'aide de la perruque et des quarante-deux ans dont je t'ai gratifié que tu peux devenir son médecin.

S.-LAURENT.

Eh! qu'elle prenne un autre médecin, et que j'obtienne la main de sa petite-fille.

LORMEUIL.

Faut-il te répéter cent fois que dans tous les états, pour se mettre à sa place, il ne suffit pas d'avoir du mérite; qu'il est perdu si l'on ne sait le faire valoir. Ainsi il faut des glaces et des quinquets à la boutique du marchand, un grillage et le mot de *caisse* en gros caractères au cabinet du banquier, des billets donnés, du rouge et des éclats de voix à l'acteur; des préfaces et des dédicaces à l'auteur. Depuis le plus glorieux savant jusqu'au plus humble cordonnier, chacun a ses prôneurs, ses compères, ses livrées, sa cabale, ses petits articles communiqués, ses ennemis, ses envieux contre lesquels il déclame. Je suis avocat, toi médecin; tu as du talent, je n'en manque pas; j'ai trente-deux ans, tu n'en a pas trente; pour faire croire à notre science, il nous faut la perruque. Oui, mon

ami, je n'en doute pas, la mode des perruques à circonstances, des cannes à bec-à-corbin, fut inventée par de jeunes légistes, de jeunes docteurs : elle a passé; je veux la rétablir. Mais que diable, est-ce à un médecin que je devrais donner des leçons de charlatanisme ?

S.-LAURENT.

Oh ! les avocats sont en fonds; mais.....

LORMEUIL.

Juge des avantages de ma doctrine par mon exemple. Depuis un an nous étions à Paris. Pas d'autres clients, pas d'autres malades que des amis à qui l'on fait gagner les causes et la santé par amitié, sans honoraires. Je m'avise de ce bel expédient, de me vieillir avec autant de soin qu'une coquette surannée en prend de se rajeunir. Dans les premiers jours, on me rit au nez; mais bientôt les nouvelles connaissances me croient pieusement l'âge que je me donne; et aujourd'hui mes anciens amis s'étonnent de m'avoir trouvé si long-tems plus jeune que je ne suis, et depuis ce temps des consultations, des conférences, des mémoires, des plaidoyers, plus d'ouvrage que je n'en peux faire. Par mes conseils, tu débutes aujourd'hui sous le costume que j'ai inventé; et voilà que je t'amène déja dans une excellente maison, dont la maîtresse n'a pas d'autre maladie que des vapeurs, chez qui son médecin aura toujours son couvert mis, et qui te fera volontiers une pension pour que tu lui ordonnes des bains et de l'eau de tilleul.

S.-LAURENT.

Oui, mais j'adore sa petite-fille; et cette large perruque, si avantageuse pour mon état, n'en effarouche pas moins les amours.

LORMEUIL.

C'est un inconvénient. Moi, je m'en moque, je suis marié, j'ai une jeune et jolie femme; on la plaint, on s'étonne qu'elle ait épousé un homme de mon âge; elle ne s'en

plaint pas, c'est tout ce qu'il me faut. Quant à toi, qui t'empêche d'avoir le matin dans tes courses le costume des affaires, et le soir dans la société le costume des plaisirs? Est-ce à votre médecin que vous voulez confier vos douleurs, ma bonne dame? voilà la perruque, la redingote antique, l'habit gothique, les graves décisions, les hochemens de tête, les passages latins; comment douter de la science du docteur? Est-ce un amant que vous cherchez, ma belle demoiselle? Eh! vîte, le fin bas de soie blanc, le court gilet, les cheveux à la Titus, les petits vers, les soupirs, les calembourgs, les déclarations, et le beau jeune homme se fait adorer.

S.-LAURENT.

Oui, plaisante; je suis fixé, je ne veux plaire qu'à Cécile; je m'enfuis, je jette à bas la perruque, la redingotte, et je reviens en jeune homme me jeter aux pieds de madame Desbrunelles.

LORMEUIL.

Ne sera-t-il pas toujours temps? Je ne sais où nous conduira le conte que je viens de faire, mais il faut le soutenir. La bonne femme est facile à s'enthousiasmer; il faut lui plaire, et non la brusquer. Elle t'aime déja sur parole; elle m'a chargé de t'inviter à dîner pour aujourd'hui, sans te connaître, sur ma recommandation. Si moi, son avocat, j'en fais à-peu-près ce que je veux, juge de l'empire qu'un médecin peut obtenir sur elle!

S.-LAURENT.

Mais Cécile n'est pas dupe de mon stratagême, elle peut le révéler à sa grand'mère. Elle va s'imaginer que c'est par amour que je me suis travesti.

LORMEUIL.

Raison de plus pour qu'elle se taise; elle craindra de te perdre; elle craindra qu'on ne presse son mariage avec M. Luzangeac.

S.-LAURENT.

Eh quoi ! j'ai un rival ?

LORMEUIL.

Un voisin, un sot, un fat, emporté, le verbe haut, facile à rabattre, un vieux jeune homme. Je ferai naître quelque procès entre lui et la grand'mère. Qui sait si cette bonne dame Deschamps, nièce de madame Desbrunelles, que tu connais, qui t'estime, ne se résoudra pas à nous appuyer ? Qui sait si tu ne pourrais pas faire la demande comme père, épouser comme fils; enfin, c'est un cas qui n'est pas prévu dans le code civil.

S.-LAURENT.

Allons, je m'abandonne à toi, je reprends mon courage; vingt ans pour Cécile, quarante ans pour sa grand'mère; je guéris l'une, j'épouse l'autre. Quant à mon rival, oh ! c'est différent; c'est mon ennemi; fais-lui un procès, ruine-le, ou je le tue.

LORMEUIL.

Un autre point bien essentiel. Ce n'est pas tout de paraître âgé, il faut passer pour riche et occupé. Je me suis donné une bibliothèque; il faut que tu te donnes une demi-fortune. Dieu aidant, il viendra quelque bonne grippe qui te paiera le premier cheval, et t'en vaudra un second. Nous n'avons qu'un valet à nous deux, François, qui va faire ton ménage de garçon après avoir fait le mien; par-tout où je suis, il vient me chercher pour quelque rendez-vous important, et le plus souvent je vais rejoindre ma femme au bal ou au spectacle. Dès que tu seras près d'un malade, il faut qu'il te vienne chercher pour un autre, et toujours pour un homme fameux, un savant, un danseur; et tout cela, mon ami, ruses innocentes, moyens qui ne font de tort à personne. Quand je plaide, il y a dans mon discours, dialectique pour le juge, étalage d'érudition pour le public, phrases de sensibilité

pour le client qui m'écoute. Quel mal ai-je fait si mes raisonnemens ont convaincu le juge, si mes phrases doublent mes honoraires, et si mon érudition me vaut de nouveaux cliens?

S.-LAURENT.

Tais-toi, bavard; tu aurais bien manqué ta vocation si tu ne t'étais pas fait avocat.

LORMEUIL.

Chut. J'entends madame Desbrunelles avec son petit-fils. L'air grave, composé, un aimable pédantisme. Ce n'est pas le tout d'avoir fait la conquête de la petite-fille, songe à subjuguer la grand'mère.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, Mme DESBRUNELLES, VICTOR.

VICTOR.

Oui, ma bonne maman, un médecin aimable, tel qu'il vous le faut, ni trop vieux, ni trop jeune.

Madame DESBRUNELLES.

Mais, taisez-vous donc, mon petit-fils; vous parlez, vous babillez. Votre servante, messieurs. Pensez-vous que j'aie besoin que vous me fassiez l'éloge du docteur? ne m'est-il pas amené par mon cher avocat? Bon jour, monsieur Lormeuil; je vous ai fait attendre; mille pardons, votre temps est précieux.

LORMEUIL.

Celui du docteur sur-tout. Il a son cours et ses élèves; mais enfin, madame, je vous le présente; c'est un vieil ami de collége. Nous avons suivi des carrières différentes: il s'est distingué dans la sienne, et j'aime à croire.... (*Bas à S.-Laurent.*) Allons, à toi.

S.-LAURENT.

Il m'est bien doux, madame, d'être admis dans une maison aussi respectable ; il me serait bien plus doux de pouvoir vous rendre la santé. J'ose ne pas désespérer d'y parvenir : la maladie de madame n'est pas très-dangereuse.

Madame DESBRUNELLES.

Ah ! docteur, je suis bien faible, bien languissante ; des douleurs je ne sais où, pas d'appétit ; je n'ai plus de gaieté que par accès.

S.-LAURENT.

Nous tâcherons de les prolonger.

VICTOR.

C'est que M.r le docteur est déja connu de la famille. Oui, il va très-souvent chez ma cousine Deschamps.

Madame DESBRUNELLES.

Vous connaissez ma nièce ?

S.-LAURENT.

Une femme fort aimable, qui daigne m'honorer de sa confiance.

Madame DESBRUNELLES.

La confiance de ma nièce est un titre de plus à la mienne.

VICTOR.

Ma cousine reçoit chez elle le fils du docteur, M. de S.-Laurent, dont ma sœur vous a parlé.

Madame DESBRUNELLES.

M. de S.-Laurent ! Ah mon Dieu !

S.-LAURENT.

Eh ! quoi donc, Madame ?

Madame DESBRUNELLES.

Rien, rien, docteur ; mais il faudra surveiller ces jeunes gens. Je vous conterai cela.

Madame DESBRUNELLES.

Pourquoi donc ne m'aviez-vous pas dit, monsieur de Lormeuil, que le docteur était lié avec ma nièce?

LORMEUIL.

Je l'ignorais. Je vais si peu dans le monde. Perpétuellement à l'audience, ou dans mon cabinet.....

S.-LAURENT.

C'est comme moi; toujours en course, ou à la tête de mon hospice.....

Madame DESBRUNELLES.

Un extérieur fort respectable, votre ami, mon cher Lormeuil; j'ai dans l'idée qu'il parviendra à me guérir. Approchez mon fauteuil, Victor, et sortez. Nous avons à causer procès, maladie.

VICTOR.

Eh bien! Eh bien! je sors, et cours prévenir ma sœur que vous êtes enchantée du docteur. *Il sort.*

SCÈNE V.

LES MÊMES, *hors* VICTOR.

Madame DESBRUNELLES.

Il est gentil, mon petit-fils.

S.-LAURENT *à Lormeuil.*

Eh! mais, mon ami, cette femme-là se porte à merveille.

LORMEUIL.

Ne va pas t'aviser de lui dire cela. Il faut qu'un médecin trouve toujours les gens malades, comme il faut qu'un avocat trouve toujours une affaire difficile.

Madame DESBRUNELLES.

Eh bien, docteur, que dites-vous de mon état?

S.-LAURENT *lui tâtant le pouls.*

Eh bien, madame, nous avons une certaine irritation.....

LORMEUIL.

Invente-lui quelque jolie petite maladie peu dangereuse.

S.-LAURENT.

Petite fièvre nerveuse, ce ne sera rien. Il faut bien vous ménager, manger à votre appétit ; des cordiaux, une cuillerée d'eau de fleur d'orange dans le café, une goutte de vin de Madère à vos repas ; des distractions, du repos, des promenades, sans fatigue, votre petite partie tous les soirs. Je viendrai la faire avec vous, si vous le permettez.

Madame DESBRUNELLES.

C'est cela, c'est cela ; il connaît à merveille ma maladie. Il m'ordonne tout ce que j'aime.

S.-LAURENT.

C'est heureux.

Madame DESBRUNELLES.

Il est charmant. Il ne faut pas m'abandonner, docteur. D'abord, c'est convenu ; vous me faites l'amitié de dîner aujourd'hui avec moi.

LORMEUIL.

Oui, madame, c'est arrangé, nous dînons avec vous. Ah ! je vous en prie, n'invitez pas M. de Luzangeac ; non pas que je ne l'estime beaucoup, puisque vous l'estimez. Dites-lui qu'ayant besoin de consulter avec votre avocat et votre médecin..... vous entendez bien..... Je vous disais hier que ce mur mitoyen qui sépare votre jardin de sa maison était établi suivant l'ordonnance, et je fais réflexion aujourd'hui qu'il serait possible de le chicaner.

Madame DESBRUNELLES.

Je vous avoue que je serais fâchée d'avoir un procès avec lui.

S.-LAURENT.

Vous tenez donc beaucoup à l'amitié de ce monsieur ?

Madame DESBRUNELLES.

Un fort galant homme ; un peu vain, un peu colère : nous ne jouons jamais au piquet sans nous quereller, mais il est fort riche. Je lui soupçonne des vues sur ma petite-fille ; d'ailleurs j'aime la paix par-dessus tout ; un procès me tuerait.

S.-LAURENT.

Au contraire, une certaine agitation d'esprit entretient la santé ; un procès ! cela occupe.

Madame DESBRUNELLES.

Puisque nous en sommes sur ce sujet, docteur, j'ai à vous faire une confidence de famille qui nous intéresse tous les deux. Je ne vous connais que d'aujourd'hui, mais vous m'avez plu du premier coup d'œil ; et puis j'aime à dire ce que j'ai sur le cœur, moi. J'ai une fille à marier, ma petite Cécile; vous, vous avez un fils que vous ne songez pas encore à marier.

S.-LAURENT.

Eh ! mais, s'il se présentait un parti sortable ; s'il se faisait aimer d'une jeune personne honnête.....

Madame DESBRUNELLES.

Allons donc, votre fils n'est encore qu'un enfant. Qu'est-ce qu'il peut avoir ? vingt ans, vingt-deux ans, tout au plus.

LORMEUIL.

A-peu-près.

Madame DESBRUNELLES.

Vous êtes trop raisonnable pour vouloir le mettre si jeune en ménage.

S.-LAURENT.

Il est vrai : cependant.....

LORMEUIL.

Madame a raison. Pour faire un bon mari il faut un âge mûr, un état, au défaut de fortune.

S.-LAURENT.

Oh ! oui. Pourtant.....

Madame DESBRUNELLES.

Tenez, je crois qne nous ferons sagement d'empêcher que ces deux enfans se voient plus long-temps chez ma nièce.

LORMEUIL.

C'est très-important. Je suis de votre avis; que les parens se voient le plus fréquemment qu'ils pourront, mais que les enfans ne puissent plus se rencontrer.

S.-LAURENT.

Il paraît qne mademoiselle votre petite-fille n'aime pas prodigieusement ce monsieur Luzangeac.

Madame DESBRUNELLES.

Oh ! non, elle n'en est pas folle.

S.-LAURENT.

Et mon fils lui plairait davantage ?

Madame DESBRUNELLES.

Comment donc ! elle ne cesse de m'en parler; enfantillage, dont nous pouvons rire entre nous, mais auquel il faut mettre ordre; car enfin, cela ne vous convient pas plus qu'à moi, n'est-il pas vrai ?

LORMEUIL.

Non, sans doute.

S.-LAURENT.

Oh ! j'entends bien, et je vous promets que je vais gronder d'importance mon étourdi.

Madame DESBRUNELLES.

Vous ferez à merveille, docteur; de mon côté je ferai une sévère réprimande à Cécile.

S.-LAURENT.

Oh! pas trop sévère.

LORMEUIL.

N'ayez pas peur; est-ce que madame peut être méchante avec une chère enfant qu'elle adore? Je vous laisse; j'ai à courir pour ce moulin qu'on vous conteste; et il est bien convenu que vous n'invitez pas aujourd'hui à dîner M. de Luzangeac (*Bas, à S.-Laurent*). Ne te trahis point, ne te contredis point; dans un instant je t'envoie chercher par François. (*Il sort.*)

Madame DESBRUNELLES.

Il me connaît bien, votre ami; elle est charmante ma petite-fille, et j'en raffole.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, CÉCILE.

Madame DESBRUNELLES.

Ah! vous voilà, mademoiselle? approchez, vous n'êtes pas de trop : nous parlions de vous. D'abord, mettez-vous bien dans la tête que le fils de M. le docteur ne pense pas du tout à vous, qu'il ne vous aime pas.

S.-LAURENT.

Qu'est-ce que vous dites donc, madame?

Madame DESBRUNELLES.

Laissez donc; il faut rompre ces petites passions-là dès le principe. Vous savez que ce M. de S.-Laurent est fils du docteur?

CÉCILE.

Oui, monsieur m'a dit qu'il était son père.

Madame DESBRUNELLES.

Eh bien, mademoiselle, c'est un garçon rangé, studieux; et cependant, pour le soustraire au petit manège de coquetterie que vous avez employé envers lui, monsieur vient de me déclarer qu'il allait lui interdire positivement la maison de ma nièce.

CÉCILE.

A quoi bon, si monsieur vous a dit que son fils ne songeait point à moi?

S.-LAURENT.

Ce n'est pas tout-à-fait cela, mademoiselle; je conçois parfaitement que mon fils soit amoureux de vous; et ma foi, à sa place.....

Madame DESBRUNELLES.

Taisez-vous donc.

CÉCILE.

Eh! mais, ma bonne maman, il semblerait, à vous entendre, que c'est moi.....

Madame DESBRUNELLES.

Eh! non, eh! non; mon enfant, j'ai été trop loin. Tu n'es point coquette, tu es sage, réservée; mais vois-tu bien, ma petite Cécile, tu ne voudrais pas m'affliger. Ainsi il faut que tu me promettes d'oublier tout-à-fait ce jeune homme, fort aimable sans doute, s'il ressemble à son père.

CÉCILE.

Oh! c'est à s'y méprendre.

Madame DESBRUNELLES.

Mais il est beaucoup trop jeune, demande au docteur. Veux-tu me plaire? epouse M. de Luzangeac.

S.-LAURENT.

Permettez, madame ; je n'approuve pas plus que vous l'amour de mon fils ; et, comme je vous disais, je vais le gronder...Mais ce monsieur Luzangeac, qui vous cherche querelle en jouant avec vous, qui usurpe les droits de votre jardin, est-ce bien l'homme qui convient à mademoiselle ?

Madame DESBRUNELLES.

Oh ! je ne dis pas...., mais il ne faut plus qu'elle songe à votre fils.

S.-LAURENT.

Convenez que c'est bien dommage ; ces chers enfans..! (*A part.*) Oh ! ma foi, mon personnage devient trop embarrassant.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LUZANGEAC.

LUZANGEAC *en dehors.*

Oh ! ne croyez pas m'intimider.

Madame DESBRUNELLES.

C'est M. de Luzangeac.

LUZANGEAC.

Votre serviteur, ma voisine ; pourriez-vous m'expliquer ce que veut dire votre mauvais plaisant d'avocat, que je viens de rencontrer ?

Madame DESBRUNELLES.

Est-ce de M. de Lormeuil que vous parlez ainsi, mon voisin ?

LUZANGEAC.

Eh ! de qui donc ? Comment, il prétend que j'abatte le

mur de mon jardin pour agrandir le vôtre ; et il me prie poliment de ne pas m'inviter à dîner chez vous aujourd'hui ? Oh ! parbleu il est bien tombé ; moi qu'on boude des mois entiers quand je manque quelque part.

Madame DESBRUNELLES.

Vous êtes vif, mon voisin ; mais je suis vive aussi. Quant au jardin, j'ai des droits. Quant au dîner, comme j'ai à parler d'affaires avec M. de Lormeuil, et de ma santé avec M. le docteur Remi, que voici.....

LUZANGEAC.

Ah ! monsieur est médecin ?

S.-LAURENT.

Oui, monsieur, et l'ami intime de cet avocat que vous vous permettez d'appeler mauvais plaisant.

LUZANGEAC.

Ma foi, monsieur, tant pis pour qui s'en fâche. Je dis ce que je pense, moi ; je ne crains personne. (*A part.*) Allons, encore un nouveau visage, et amené par ce maudit avocat. Je n'aime pas tous ces gens-là. (*A demi-voix à madame Desbrunelles.*) Ainsi donc, ma voisine, comme si ce n'était pas assez d'avoir pris un avocat sans avoir de procès, pour qu'il vous en fasse apparemment ; voilà que, sans être malade, vous prenez un médecin.

Madame DESBRUNELLES.

Je ne suis pas malade, docteur ?

S.-LAURENT.

Laissez dire monsieur, madame. Il se porte bien, il est tout naturel qu'il ne croie pas à la médecine.

Madame DESBRUNELLES.

En vérité, M. de Luzangeac, voilà bien les propos les plus singuliers.....

CÉCILE, *à part.*

Oh ! s'ils pouvaient se brouiller.....

LUZANGEAC.

Ne vous emportez pas, ma voisine; vous savez combien je vous aime, je vous estime; vous connaissez le feu qui me dévore, l'espoir qui m'anime. Je vous passe le médecin; mais convenez que les discours de votre avocat étaient bien faits pour m'irriter. Tenez, ma voisine, défiez-vous de ce vieux chicaneur; il veut me mettre mal avec vous.

S.-LAURENT.

Je vous prie de considérer, monsieur, que vous parlez devant un de ses amis.

LUZANGEAC.

Je ne m'en dédis pas. Sa conduite est louche : parce qu'il est venu au monde quelques années avant moi, qu'il ne se flatte pas de m'en donner à garder.

S.-LAURENT.

Est-il bien prouvé que vous soyez le cadet de M. de Lormeuil?

LUZANGEAC.

Ah! par exemple, celui-là est fort. Je suis un jeune homme, monsieur, et je le prouverai. Qu'en dites-vous, ma voisine? monsieur qui ne s'aperçoit pas que je suis un jeune homme!

S.-LAURENT.

Depuis combien de temps êtes-vous un jeune homme, monsieur?

LUZANGEAC, *à madame Desbrunelles.*

Mais, c'est un charlatan, que cet homme-là. Oh! vous êtes d'une confiance, vous; cela n'a pas d'autres malades que vous, qui ne l'êtes pas, je le parierais.

Madame DESBRUNELLES.

Mais, taisez-vous donc. Vous êtes d'une violence que je ne conçois pas.

S.-LAURENT.

Eh ! madame, puis-je être choqué des discours de monsieur ? L'ignorance est sans pouvoir contre le véritable savant.

LUZANGEAC.

Ignorant, moi ! Un littérateur qui a été quinze jours secrétaire perpétuel d'un athénée..... Si je ne respectais votre âge et votre état....

S.-LAURENT.

Plaît-il, monsieur ? Apprenez....

Madame DESBRUNELLES.

Eh ! messieurs, de grace, calmez-vous. Votre conduite est affreuse, monsieur de Luzangeac, et je sens déja mes oppressions qui me reprennent.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

C'est vous que je cherche, monsieur le docteur.

S.-LAURENT.

Que me veux-tu, François ? Pardon, c'est mon valet.

FRANÇOIS.

Eh ! vîte, monsieur, une érésipèle, une apoplexie, une indigestion ; ce gros négociant, cette petite maîtresse à vapeurs ; et ce grand blondin que vous avez sauvé d'une fluxion de poitrine l'année dernière, le voilà retombé.

S.-LAURENT.

Allons, encore des malades ! Je suis en affaires.

Madame DESBRUNELLES.

Ne laissez pas languir ces pauvres gens, docteur ; ne devons-nous pas nous revoir dans la journée ?

S.-LAURENT.

Vous l'ordonnez ; je pars. (*A part.*) Oui, Lormeuil a beau dire, j'ai à me réconcilier avec Cécile. J'ai une leçon à donner à ce Luzangeac. (*Haut.*) Je vous salue, madame. Sans adieu, monsieur de Luzangeac.

FRANÇOIS.

Hein, monsieur, ai-je bien fait ma commission?

S.-LAURENT.

Tais-toi. (*Il sort avec François.*)

SCÈNE IX.

Madame DESBRUNELLES, CÉCILE, LUZANGEAC.

Madame DESBRUNELLES.

Eh bien ! monsieur de Luzangeac, c'est un charlatan, que mon docteur. Il n'a pas d'autres malades que moi. Vous voyez, comme on vient le chercher de tous côtés.

LUZANGEAC.

Eh ! de grace, madame, laissons-là les médecins et les avocats. Dînez avec eux aujourd'hui, puisque vous le voulez; je tiens à mon jardin; mais, que dis-je? Bientôt les deux jardins, les deux maisons, n'appartenant plus qu'à une même famille.... Enfin, madame, j'accourais, plein des plus douces idées, lorsque ce damné avocat est venu me tourner le sang; et ma foi, je me suis emporté..... Mille pardons. Me voilà remis. Madame, et vous mademoiselle, vous connaissez mes mœurs, elles sont pures....

SCÈNE X.

LES MÊMES, VICTOR.

VICTOR.

Eh ! c'est notre ami Luzangeac. Pourquoi donc ne m'avoir pas prévenu de son arrivée ? Il me tardait tant de lui faire une révérence.

LUZANGEAC.

Bon jour, bon jour, espiègle. Ma fortune, elle est honorable.....

VICTOR.

En vérité, monsieur de Luzangeac, vous rajeunissez tous les jours. Qu'est-ce que ma sœur me disait donc, que depuis six semaines que je ne vous ai vu, vous aviez été obligé de prendre des lunettes.

Madame DESBRUNELLES.

Eh bien ! Victor, allez-vous commencer vos méchancetés ?

LUZANGEAC.

Toujours le même, cet enfant; il fait des plaisanteries délicieuses. Mon esprit, il est vif, sans vanité.

VICTOR.

Ah ! la jolie bague que vous avez là ! quand elle serait fine la pierre ne serait pas plus brillante.

LUZANGEAC.

Vous ne vous connaissez pas encore en rubis, mon petit ami; je ne porte rien de faux.

VICTOR.

Oh ! je le sais ; pas même vos cheveux.

CÉCILE.

Eh ! mais mon frère, est-il bien de tourmenter ainsi les personnes ?

LUZANGEAC.

Que je suis touché, charmante demoiselle, de ce tendre intéret ! Laissez dire votre cher frère, il m'amuse; et puisque sa bonne-maman a jugé à propos de l'élever ainsi, et qu'elle rit elle-même de ses petites naïvetés....

Madame DESBRUNELLES.

Moi, je ne ris pas du tout; je le gronde, au contraire.

LUZANGEAC.

Oh ! vous le grondez .. en bonne maman: mais enfin, il nous permettra de parler sérieusement. Qu'exigez-vous de votre serviteur, ma voisine, pour assurer son bonheur ?

Madame DESBRUNELLES.

Deux points importans : plaire à Cécile, et prendre un état.

LUZANGEAC.

Plaire à mademoiselle ! je suis loin de le mériter peut-être; mais mon heureuse étoile a permis... Un état ? J'y suis décidé. J'ai senti qu'un jeune homme se devait à la société. Je suis en marché, en pour-parler, pour une place digne de moi.

VICTOR.

Oui, une place d'inutile.

LUZANGEAC.

Je me suis fait un devoir de vous prévenir. Ainsi donc, plus d'obstacle à votre bonheur, au mien, ma belle demoiselle; sans adieu, malin. Non, mon petit ami, ce n'est pas à mon âge qu'on porte des lunettes; j'y vois, j'y vois clair, Dieu merci; je lis dans les cœurs : dans celui de madame, qu'elle m'estime ; dans celui de mademoiselle, qu'elle

m'aime; dans le vôtre, que vous serez enchanté d'avoir un beau-frère comme moi. Je vous salue de tout mon cœur.

(*Il sort.*)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, *hors* LUZANGEAC.

VICTOR.

En effet, c'est avoir bonne vue que de voir tout cela.

Madame DESBRUNELLES.

Il est bien content de lui-même, ce pauvre Luzangeac; quand je le compare à mon digne avocat, à mon cher médecin .... Oui, il faut absolument que je voie ma nièce, que je sache..... Vous mériteriez bien que je vous renvoyasse sur-le-champ à votre collége, monsieur Victor, pour vous apprendre à maltraiter mes amis.

VICTOR.

Laissez donc, ma bonne maman; vous seriez plus punie que moi.

Madame DESBRUNELLES.

Il a raison. Vous ne savez que rire, que jouer.

VICTOR.

Bon, cela ne m'empêchera pas d'avoir un prix à la fin de l'année.

Madame DESBRUNELLES.

Restez avec votre sœur; j'ai des ordres à donner là-dedans. Embrasse-moi, ma Cécile. Non, mon enfant; je ne veux pas forcer ton inclination; mais permets-moi de la diriger, et sur-tout ne pense plus au fils du docteur. Ils sont charmans mes petits-enfans! ils sont charmans!

(*Elle sort.*)

SCÈNE XII.

VICTOR, CÉCILE.

CÉCILE.

Eh bien, mon frère ?

VICTOR.

Eh bien, ma sœur ?

CÉCILE.

Je ne sais que penser de tout ce qui se passe. M. de S.-Laurent est-il le fils du docteur ? Ce docteur n'est-il pas M. de S.-Laurent lui-même ?

VICTOR.

Je te l'ai dit ; c'est un tour imaginé pour se rapprocher de toi. C'est ce bon sujet d'avocat qui aura inventé cette ruse pour servir son ami.

CÉCILE.

Eh ! mais mon frère, est-ce bien de leur part ? Est-ce de cette manière que monsieur de S.-Laurent devait s'introduire dans la maison ? Et nous, ne devons-nous pas prévenir ma bonne maman ?

VICTOR.

Cela te regarde : quant à moi je ne les trahirai pas.

CÉCILE.

Oui ; mais dire qu'il va gronder son fils de ce qu'il m'aime ; qu'il va lui défendre de retourner chez ma cousine : où veut-il en venir ?

VICTOR.

Je n'en sais rien ; ils te l'expliqueront.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, S.-LAURENT, *en jeune homme.*

S.-LAURENT.

Ah ! mademoiselle, vous êtes seule avec monsieur votre frère ?

CÉCILE.

Oh ciel ! que me voulez-vous, monsieur ?

VICTOR.

Attendez-donc, que je vous regarde. Je te l'avais bien dit : c'est le même.

CÉCILE.

Laissez-moi, monsieur ; je ne dois pas vous entendre.

S.-LAURENT.

Un seul mot, mademoiselle, au risque de me perdre tout-à-fait dans l'esprit de madame Desbrunelles. Je n'ai pu résister au desir de justifier à vos yeux ma conduite. Vous n'avez pas pu être dupe de mon déguisement : j'ai vu que M. votre frère lui-même me devinait. Je vous aime ; j'ai osé concevoir l'espérance de vous plaire ; mais croyez que jamais, sans votre aveu, je ne me serais permis la moindre ruse pour l'intérêt de mon amour.

VICTOR.

Eh, quoi ! ce n'est pas pour parler à ma sœur que vous vous étiez affublé de l'ancienne perruque de médecin ?

S.-LAURENT.

Eh, mon Dieu ! j'ignorais que vous fussiez la petite-fille de madame Desbrunelles. J'arrivais, poussé par les conseils de Lormeuil, par la connaissance d'un préjugé presque universel contre la jeunesse, par le desir d'inspirer de la confiance à une malade.

VICTOR.

Ainsi, cette belle histoire de père et de fils, encore l'effet des conseils de l'avocat?

S.-LAURENT.

Mais, ce ne sont plus ses conseils que je veux suivre, c'est à vos ordres que je dois obéir. Prescrivez-moi la conduite que je dois tenir.

CÉCILE.

Moi, monsieur? je n'ai point d'ordres à donner. Tout ce qui vous regarde me doit être et m'est indifférent; je vous prie de le croire.

VICTOR.

Ecoutez, je suis un frère tendre et généreux, moi; prouvez-nous que vous êtes un parti convenable, et je donne mon consentement.

CÉCILE.

Je n'ai qu'une chose à vous dire, monsieur; je ne veux pas tromper ma bonne-maman.

VICTOR.

J'entends M. de Luzangeac.

CÉCILE.

M. de Luzangeac? je me sauve.

VICTOR.

Je te suis, pour empêcher ma bonne-maman de venir vous surprendre. Bon courage, docteur.

S.-LAURENT.

Peste soit du fat!

SCÈNE XIV.

S.-LAURENT, LUZANGEAC.

LUZANGEAC.

Je n'ai pas été bien long-temps.... Que vois-je? Un jeune homme! Je ne me trompe pas, c'est mademoiselle Cécile, qui s'échappe à mon approche. Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur? Ah mon Dieu! quelle ressemblance avec ce maudit docteur!

S.-LAURENT.

Oui, monsieur, je suis son fils. Vous êtes M. Luzangeac. Je viens vous demander raison des outrages que vous avez faits à mon père.

LUZANGEAC.

Moi, monsieur?

S.-LAURENT.

Vous-même, vous l'avez traité de charlatan. Vous avez traité son ami de vieux chicaneur, de mauvais plaisant. Vous avez parlé avec mépris de son âge et de son état. Je suis médecin, comme lui; mais je suis plus jeune, comme de raison; et je veux venger à-la-fois mon père et mon honorable profession.

LUZANGEAC.

Ah! diable, voilà une mauvaise affaire; M. votre père n'a-t-il pas été un peu indiscret, de vous rapporter une simple plaisanterie?

S.-LAURENT.

Indiscret, monsieur! encore une nouvelle injure. Sortons; allez chercher vos témoins.

LUZANGEAC.

Ecoutez donc, permettez donc, monsieur le docteur.

S.-LAURENT.

Je n'écoute rien. Vous vous êtes vanté, devant mon père, d'être un jeune homme.

LUZANGEAC.

Vanté, vous avez bien dit, c'est-là le mot. J'aime à voir qu'un médecin soit brave, qu'un fils veuille soutenir l'honneur de son père; mais j'ai dit fort poliment à M. votre père que je respectais son âge. Eh bien! vous, jeune homme, ne devez-vous pas respecter le mien?

S.-LAURENT.

Le vôtre!

LUZANGEAC.

Je parais jeune, je ne le suis pas; vous seriez trop généreux pour vous battre contre un père de famille. Je ne suis pas père de famille, mais je suis d'âge à l'être; quarante-huit ans, cinquante ans.

S.-LAURENT.

Si je vous presse encore, vous allez en avoir soixante. Oh! bien, monsieur le jeune homme, qui seriez d'âge à être père de famille, soit; mais j'exige que vous cherchiez à devenir époux et père ailleurs que dans cette maison.

LUZANGEAC.

Comment! monsieur.....

S.-LAURENT.

Point de bruit, où je vous prends pour un jeune homme. Apprenez que j'aime Cécile, que mon père approuve mon amour.

LUZANGEAC.

Ah mon Dieu! il ne me manquait plus que d'avoir un rival.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, LORMEUIL.

LORMEUIL, *à part.*

J'étais sûr de le trouver ici. (*Haut.*) Comment, jeune homme, malgré les ordres de votre père, vous osez vous présenter dans cette maison! Pardon, monsieur Luzangeac; j'ai deux mots à dire à monsieur. (*Bas à S.-Laurent.*) Es-tu fou, de venir sous ce costume?

S.-LAURENT.

J'ai trop suivi tes conseils. Cécile me boude, Luzangeac m'insulte.

LUZANGEAC.

Ah! ah! que veut dire cette intimité entre l'avocat et le fils du docteur?

LORMEUIL, *bas.*

Tout va bien, j'ai vu la nièce de madame Desbrunelles, je lui ai raconté notre aventure, elle en a ri; elle est décidée à te servir auprès de sa tante; madame Desbrunelles y entrait comme j'en sortais. Madame Deschamps ne nous trahira pas. Viens avec moi.

S.-LAURENT.

Mais, mon ami.....

LORMEUIL.

Eh! vîte, cours chez madame Deschamps.

S.-LAURENT.

Mais je voudrais savoir....

LORMEUIL.

Obéissez, jeune homme; songez que c'est votre père qui vous parle par ma bouche.

LUZANGEAC.

Ils ont parlé de madame Deschamps. Il n'en faut pas douter. Il y a quelque intrigue. J'entends madame Desbrunelles. Je vais chez cette madame Deschamps.

(*Il sort.*)

SCÈNE XVI.

Madame DESBRUNELLES, CÉCILE, VICTOR.

VICTOR, *à madame Desbrunelles, en entrant.*

Oui, ma bonne maman ; j'ai à vous parler d'une affaire très-grave.

Madame DESBRUNELLES.

Toi ?

VICTOR.

Moi-même. Il s'agit du mariage de ma sœur. D'abord il ne faut plus penser à ce M. de Luzangeac. Des prétentions à l'esprit, au bon ton, à la jeunesse ; et ni bon ton, ni esprit, ni jeunesse. Venons au fils du docteur.

Madame DESBRUNELLES.

Voulez-vous bien vous taire ? N'avez-vous pas entendu que j'ai défendu à votre sœur d'y songer.

VICTOR.

Oh ! vous avez beau faire, je parlerai. En ma qualité de frère, j'ai pris des informations sur M. de S.-Laurent. Parti convenable. Vous vous croyez malade : qu'avez-vous de mieux à faire, que de marier ma sœur à un médecin ? Mais c'est un vieux médecin qu'il vous faut. Oui ; mais c'est un jeune mari qu'il faut à ma sœur. Prenez le père pour médecin, donnez le fils pour mari à ma sœur, et vous voilà contentes toutes les deux.

Madame DESBRUNELLES.

A merveille ! c'est de vous qu'il faut que j'apprenne à me conduire ! Non, monsieur, non.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, S.-LAURENT *en perruque ;* LORMEUIL, *poussant S.-Laurent.*

LORMEUIL, *à S.-Laurent.*

Allons, du courage. (*Il reste dans le fond pendant toute la scène.*)

Madame DESBRUNELLES.

Eh! venez donc, docteur; venez m'aider à me sauver des persécutions de ces enfans. Je suis fort embarrassée : l'un me fait rire, l'autre m'attendrit. Il s'agit toujours de l'amour de votre fils pour Cécile.

S.-LAURENT.

Hélas ! madame, je viens de le voir, ce pauvre garçon ; je voulais le gronder, comme nous en étions convenus. Il m'a fait un mal ! Ce n'est point un feu léger, un caprice que le temps et la raison puissent dissiper ; c'est une passion, un amour réel et bien senti, tel que mademoiselle est faite pour l'inspirer. Il m'a fait voir de si nobles sentimens ; un si profond respect pour vous : j'en suis tout ému. Il faut le marier à votre chère Cécile.

Madame DESBRUNELLES.

Comment se peut-il qu'un homme sensé comme le docteur Remi, me propose..... un étourdi de vingt ans ?

S.-LAURENT.

Je n'avais que vingt ans quand je me mariai, et Dieu sait si j'ai rendu ma femme heureuse : pardonnez cette larme à ma vertueuse et chère épouse, ou plutôt à sa mémoire. Ah ! madame, l'amour ! celui que S.-Laurent éprouve

pour mademoiselle, ne fait qu'élever les ames. Il le rendra capable des plus grands efforts pour se distinguer dans son état. Madame, au nom du ciel, sauvez mon fils! sauvez-moi de la douleur de le voir éternellement malheureux.

Madame DESBRUNELLES.

Eh! mon Dieu, docteur, ma petite-fille m'est aussi chère que peut vous l'être votre fils. Je serais désolée de la rendre malheureuse.

VICTOR.

Et elle le sera, ma bonne maman, si vous persistez dans votre refus. Voyez, elle souffre.

CÉCILE.

Oui, tout ce que j'entends, tout ce que je vois, me fait cruellement souffrir; mais il est de mon devoir de déclarer....

S.-LAURENT.

Mais enfin, madame, vous m'estimez?

Madame DESBRUNELLES.

Oui.

S.-LAURENT.

Vous avez confiance en moi?

Madame DESBRUNELLES.

Il est vrai.

S.-LAURENT.

Sans parler des éloges de mon ami Lormeuil, votre avocat, madame Deschamps a daigné vous faire de moi un portrait.....

Madame DESBRUNELLES.

Très-avantageux.

S.-LAURENT.

Si je me proposais pour époux, vous m'accepteriez?..

Madame DESBRUNELLES.

Eh! je n'en serais pas éloignée.

S.-LAURENT.

Eh bien, madame, si S.-Laurent me ressemblait entièrement; s'il n'était ni trop jeune, ni trop âgé.

Madame DESBRUNELLES.

Et comment se pourrait-il.... ?

S.-LAURENT.

Si vous étiez sûre qu'il va tâcher de mériter de plus en plus, par sa probité, son zèle, sa reconnaissance, l'estime des honnêtes gens, et le bonheur dont vous allez le combler ?

Madame DESBRUNELLES.

Oh ! s'il en était ainsi !..... mais c'est impossible.

S.-LAURENT.

Je vous demande pardon, madame, c'est très-possible ; je ne suis point le père de S.-Laurent ; je ne suis point le fils du docteur Remi. Je n'ai point quarante-deux ans, j'en ai plus de vingt ; je suis Remi de S.-Laurent, jeune médecin de vingt-six ans, qui implore en tremblant votre indulgence, et la main de votre adorable demoiselle ! (*Il jette sa redingote et sa perruque.*)

Madame DESBRUNELLES.

Que vois-je ? quoi ! monsieur.....

LORMEUIL *s'avançant.*

Eh bien, qu'est-ce que c'est ? D'où vient tout ce bruit ?

Madame DESBRUNELLES.

Ah ! monsieur de Lormeuil, votre ami qui m'a trompée ! Voyez, c'est un jeune homme : oh ! je suis d'une colère !

LORMEUIL.

Quoi ! ce n'est que cela ? Calmez-vous, madame ; votre médecin n'est pas le seul qui vous en ait imposé. Voyez, votre avocat n'est pas plus âgé que lui. (*Il se débarrasse de sa perruque, et paraît en cheveux à la Titus.*)

Madame DESBRUNELLES.

Ah mon Dieu !

CÉCILE.

Comment? et lui aussi!

VICTOR.

Je ne m'étonne plus qu'il se souvienne si bien du collége.

LORMEUIL.

Que voulez-vous? le monde a la manie de ne vouloir confier sa fortune et sa vie qu'à des vieillards. Je ne dis pas qu'on ait tort; mais nous, qui avons le malheur d'être jeunes, il faut bien que nous nous vieillissions.

Madame DESBRUNELLES.

Ah! messieurs, quelle supercherie! et moi qui vous respectais, qui vous estimais tous les deux....

LORMEUIL.

Est-ce notre perruque, ou notre talent, que vous estimiez, madame?

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, LUZANGEAC.

LUZANGEAC.

C'est une infamie! je sais tout; madame Deschamps m'a tout raconté; lisez cette lettre. Elle riait comme une folle de l'aventure; mais je n'en ris pas, moi. Madame n'en rira pas. Que vois-je? l'avocat aussi en Titus! Est-il son fils? est-il son père? Non, il n'y a pas de fils, il n'y a pas de père: ce sont deux mauvais sujets que vous allez chasser; car la lettre de votre nièce doit vous instruire; elle m'a promis qu'elle allait la faire fulminante contre les intrigans.

Madame DESBRUNELLES.

Qu'est-ce que vous dites donc? Mais, au contraire; la lettre de ma nièce m'apprend et excuse la supercherie de

ces messieurs : elle m'assure que ma petite-fille n'en était pas complice ; elle me vante les talens du jeune S.-Laurent, sa famille, ses mœurs, sa fortune ; elle m'engage à lui donner Cécile.

LUZANGEAC.

Comment ? quoi ?... pas possible ! mais c'est égal, ils ne vous en ont pas moins abusée, vous n'en êtes pas moins furieuse contre eux. Quant à moi, j'en suis indigné. J'ai une telle passion pour la sincérité, la bonne foi.... je suis tellement ennemi de la fraude et du mensonge.

VICTOR.

Oui, c'est horrible. Vive M. Luzangeac ! voilà le jeune homme que vous devriez prendre pour modèle, messieurs ; il ne trompe pas, lui ; ses cheveux sont bien à lui. (*Il prend à poignée les cheveux de Luzangeac, qui lui restent à la main, et laissent voir une tête chauve.*)

LUZANGEAC.

Eh ! bien, qu'est-ce que vous faites donc ?

Madame DESBRUNELLES.

Ah ! ah !

LUZANGEAC.

Comment, petit monstre ! rendez-moi mes cheveux ; ils sont à moi. Fort bien, riez. Morbleu ! si je ne me retenais..... Voilà comme on élève la jeunesse. Adieu, madame, ne comptez pas sur mon jardin ; je plaiderai, et je vous prédis que ce petit mauvais sujet-là fera un jour le plus grand mauvais sujet..... Ouf ! j'étouffe de fureur.

(*Il sort.*)

SCÈNE XIX ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, *hors* LUZANGEAC.

LORMEUIL.

Eh ! bien, madame, qu'y a-t-il de plus coupable de la

perruque qui nous vieillit, ou du faux toupet qui le rajeunit ?

S.-LAURENT.

N'est-il pas plus ridicule de faire le jeune homme que de l'être en effet ?

LORMEUIL.

Un jeune homme qui commence un état ne vaut-il pas mieux qu'un vieillard qui n'a pas su s'en faire un ?

Madame DESBRUNELLES.

Votre conduite n'en est pas moins affreuse, celle de mon petit-fils est encore plus abominable : aller décoiffer ce pauvre homme !

VICTOR.

Eh ! mais, ma bonne maman, si j'avais prévu que ce ne fussent pas ses cheveux, je me serais bien gardé...

Madame DESBRUNELLES.

Taisez-vous, patelin.

CÉCILE.

Ma bonne maman, pardonnez à mon frère....

LORMEUIL.

Pardonnez à tout le monde.

Madame DESBRUNELLES.

Non, n'y comptez pas ; je ne consens point encore à ce mariage. Il faut que je voie ma nièce, que je consulte vos parens, vos confrères ; et alors... Il est tard, allons dîner.

LORMEUIL.

J'en reviens à mon texte : charlatanisme universel ; trop heureux quand il ne tend qu'à nous servir, sans nuire aux autres.

FIN.

72107 [illegible]

M. Musard, ou Comme le Temps passe, comédie en un acte, en prose. 1 fr. 20 cent.

Encore des Ménechmes, comédie. 1 fr. 20 c.

L'Entrée dans le Monde, comédie en cinq actes, en vers. 1 fr. 50 c.

Médiocre et Rampant, ou le Moyen de parvenir, comédie en cinq actes et en vers. 1 fr. 50 cent.

Un Jeu de la Fortune, ou les Marionnettes, comédie en 5 actes et en prose. 1 fr. 80 c.

Le Colatéral, où la Diligence à Joigny, comédie en cinq actes. 1 fr. 50 cent.

Pièces de divers Auteurs.

L'Espiègle et le Dormeur, ou le Revenant du château de Beausol, comédie en trois actes, en prose, imitée de l'allemand, par A.-J. Dumaniant. 1 fr. 20 c.

Le Parleur Eternel, comédie en un acte et en vers, par Ch. Maurice. 1 fr.

Les Consolateurs, comédie en un acte et en vers, par le même. 1 fr.

Une soirée de Deux Prisonniers, ou Voltaire et Richelieu, comédie en un acte, mêlée de vaudev. par MM. D*** et D***. 1 fr. 20 c.

Molière chez Ninon, ou la Lecture du Tartufe, comédie en un acte et en vers, par Chazet et Dubois. 1 fr. 20 c.

Emilie, ou les Femmes, vaudeville en un acte, par Dubois. 1 fr. 20 c.

Jean-Baptiste Rousseau, ou le Retour à la Piété Filiale; vaudeville en un acte, par Ernest et Bourguignon. 1 fr. 20 c.

Le Salomon de la rue de Chartres, ou le Procès de l'An X, Revue épisodique, vaudeville en un acte, par Chazet et Dubois. 1 fr. 20 c.

Riquet à la Houpe, opéra-pantomime-féerie en trois actes. 75 c.

Se Fâchera-t-il? ou le Pari imprudent, comédie en un acte, mêlée de vaudevilles, par L. Ponet. 1 fr.

Adonis, ou le bon Nègre, mélodrame en 4 actes de Béraud et J. R. 1 fr.

Blaise et Babet, ou la Suite des Trois Fermiers, comédie en deux actes, mêlée d'ariettes, par Monvel. 1 fr. 20 c.

Le même Libraire publie aussi une collection d'acteurs de tous les théâtres, en différens costumes. Ces gravures, coloriées, sont de grandeur à être mises à la tête des pièces, et se vendent 30 c. (6 s.) chacune.

Ouvrage nouveau.

L'Opinion du Parterre, ou Revue des Théâtres, un vol. in-18, 4e année, 1807. 1 fr. 80 c.